

### ... ET DEMONSTRATION

La démonstration n'est-elle pas le meilleur gage de la vérité d'un discours ? Un discours démonstratif est, en effet, un discours qui tire de lui-même sa propre force et sa propre vérité : à la décision arbitraire d'un jugement, la démonstration substitue la nécessité intrinsèque du discours, qui épuise toutes ses preuves dans son ordre même. Dans cette perspective, la vérité n'est plus affaire de persuasion : les raisons d'une démonstration ne sont pas des arguments qui seraient avancés pour défendre une idée, mais les conséquences logiques d'une autre idée.

Toutefois, est-il possible de tout démontrer ? Et en quelle mesure la démonstration épuise-t-elle la question de la vérité ? Quelle démonstration peut-elle d'ailleurs se passer d'évidences, qu'elles soient premières ou conclues ? De plus, ne restreint-on pas singulièrement le sens de la vérité en le réduisant au modèle démonstratif ? Plus que prouvée, la vérité n'est-elle pas avant tout sensible dans son évidence même ? Les vérités révélées de la foi religieuse prétendent ainsi à une évidence éprouvée sans preuve rationnelle. Les œuvres d'art, par ailleurs, dévoilent une vérité sensible sur le monde et sur notre condition humaine, quand bien même cette vérité est étrangère au discours démonstratif.

### ...ET INTERPRETATION

La vérité n'est-elle rien d'autre qu'une interprétation parmi d'autres ? Loin de s'en tenir à un quelconque relativisme, celui qui cherche la vérité s'efforce de distinguer, parmi tous les jugements possibles, celui qui est en adéquation avec son objet. L'exigence de vérité suppose ainsi un effort de discrimination, qui récuse la pluralité indifférente des interprétations. Dès lors, considérer la vérité comme une interprétation parmi d'autres, ne serait-ce pas nier son universalité ? Confondre la vérité et l'opinion ? La vérité est-elle réductible ainsi à la position contingente d'un interprète ? Est-ce « A chacun sa vérité » ou « A chaque chose sa vérité » ?

Toutefois, penser la vérité comme une interprétation, est-ce nier son universalité ou bien rappeler qu'elle est inséparable d'une histoire qui lui donne sens ? D'autre part, quel sens garderait la vérité si elle n'était pas interprétée par un sujet singulier ? En ce sens, l'interprétation n'est-elle pas la condition de la vie de la vérité, façonnée par l'histoire et la culture ? L'interprétation est-elle donc le signe d'une vérité impossible ou bien d'une richesse de significations ?

# VERITE

### ...ET SUJET

D'emblée, la vérité peut apparaître comme une exigence telle que le sujet se libère de l'ensemble de ses déterminations particulières (affects, opinions, déterminations socio-culturelles) afin de tendre vers l'universalité. On peut donner le nom d'« objectivité » à cet effort. Ainsi, chercher la vérité, ce serait, pour le sujet de la connaissance, s'effacer autant que possible devant l'objet qu'il cherche à connaître.

Cependant, loin de s'ignorer lui-même, le sujet qui cherche la vérité ne doit-il pas plutôt interroger les conditions qui déterminent sa pensée et son expérience du monde ? Comment pourrais-je connaître quoi que ce soit sans me connaître moi-même ? Comment pourrais-je penser quoi que ce soit dans sa vérité si je ne commence pas par me demander quels sont les fondements et les limites qui ordonnent toute expérience humaine ?

Enfin, quel sens aurait la vérité si elle ne prenait le sens d'une expérience authentique pour le sujet qui la recherche ? La recherche de la vérité est-elle pensable en dehors d'une quête de sens ?

### ...ET LIBERTE

L'exigence de vérité ne nie-t-elle pas notre désir de liberté ? Chercher la vérité, c'est bien limiter l'indépendance capricieuse de notre jugement et contraindre rationnellement notre pensée. Quand nos simples opinions semblent relever de la libre disposition de notre jugement, la vérité, elle, s'impose à notre pensée. Ainsi, la conclusion d'une démonstration n'est pas laissée à mon libre choix.

Or, est-ce qu'une contrainte rationnelle restreint ma liberté ? Pour cela, il faudrait qu'elle s'impose à ma raison, au lieu d'être l'expression de sa nécessité et de son autonomie. D'autre part, la recherche de la vérité et l'universalité rationnelle ne sont-elles pas le rempart à la violence et au triomphe de l'arbitraire ? La vérité ne serait-elle pas ainsi la condition de notre liberté, en tant qu'elle suppose un accord rationnel entre les hommes ? Plus que la vérité, ne sont-ce pas l'illusion et l'ignorance qui sont les instruments de notre servitude ?

### ...ET LANGAGE

Le langage est-il sous condition de vérité ou bien est-il le premier obstacle à toute recherche de la vérité ?

Le sens même de nos paroles est bien subordonné au fait que nous disons ce qui est, condition sans laquelle notre parole ne saurait être reçue par les autres. Ainsi, le principe de non contradiction, principe selon lequel je ne saurais dire une chose et son contraire, est la condition nécessaire de toute parole sensée tout autant que le fondement du discours vrai.

Or, le langage ne peut-il apparaître comme un obstacle à la pensée qui cherche la vérité, du fait de son équivocité et de sa contingence ? Loin d'engager une seule signification, la plupart des mots recouvrent des significations multiples et contradictoires, cette équivocité faisant obstacle à la clarté et à la distinction de la pensée.

Cependant, vouloir ainsi clarifier le langage, le logiciser, ne serait-ce pas lui retirer sa capacité à jouer infiniment avec l'être ? Ne serait-ce pas nier cette liberté féconde, par laquelle chacun, en parlant, recrée le monde ? Pour être la plus vraie des langues, la logique n'est-elle pas aussi la plus morte ?

### ...ET CULTURE

Comment accorder l'exigence d'universalité qu'engagent la vérité et la diversité des cultures ? Si la culture est bien le signe de l'histoire singulière d'un peuple et des particularités qui distinguent les hommes les uns des autres, n'est-elle pas le premier obstacle à leur entente rationnelle et universelle ? Repenser à l'aune de la diversité des cultures, la vérité risque de n'être que le signe de l'enracinement de certaines évidences pour chaque peuple, chacun jugeant de la vérité selon les conventions qui régissent son histoire.

Toutefois, la diversité des cultures ne nous convie-t-elle pas à concevoir la vérité, non comme un absolu (ce qui n'est peut-être qu'une fiction) mais comme le produit d'histoires multiples ? Dans ce cas, la vérité peut apparaître comme les figures diverses par lesquelles les hommes donnent visage historiquement à leur expérience en commun. Si vérité il y a, elle serait à chercher non dans une éternité sans histoire mais dans la façon singulière par laquelle chaque peuple donne sens à sa propre histoire.

# VERITE

### ...ET DESIR

Nos désirs ne nous éloignent-ils pas de toute vérité ? C'est parce que nous désirons que nous tombons dans l'illusion sur nous-mêmes et sur le monde. A la différence de la simple erreur, il est, en effet, d'autant plus difficile de se libérer de l'illusion qu'elle satisfait inconsciemment un désir. Si l'illusion nous berne si aisément, c'est avant tout parce qu'elle nous berce, parce qu'elle exprime la façon dont le désir substitue l'imaginaire à une réalité décevante. Dès lors, toute recherche de la vérité suppose que nous surmontions cet imaginaire désirant. Parce que nous désirons, nous considérons toute chose selon des fins imaginaires ; est libre celui qui connaît les causes véritables qui ordonnent le monde et éclairent sa condition.

Or, quel sens aurait la vérité si elle n'était elle-même l'expression d'un désir ? Quel sens garderait le réel en dehors de cet imaginaire désirant qui lui donne un sens et une profondeur ?

### ...ET MORALE

La morale, tout autant que la vérité, n'est-elle pas sous condition d'une universalité possible ? Si je ne puis soutenir sensément : « A chacun sa vérité », puis-je de même affirmer : « A chacun sa morale » ? Quel sens y a-t-il à parler de « ma » morale ? Ne serait-ce pas confondre la morale et l'intérêt ? La morale ne suppose-t-elle pas pour le sujet une volonté d'extase et un effort de transcendance, analogues à ceux qui animent la recherche de la vérité ? En ce sens, n'y a-t-il pas dans l'ordre moral des vérités universelles tout autant qu'il peut y en avoir dans l'ordre théorique ? Celui qui se pose une question morale poursuit une vérité universelle qui pourrait être reconnue et partagée par la raison de tout homme. D'autre part, l'impératif de vérité n'est-il pas le fondement de la morale ? Comment pourrais-je me conduire moralement en étant dans l'illusion sur moi-même et le monde, en mentant ou en me réfugiant dans la mauvaise foi ?

Cependant, une morale qui se place ainsi sous une exigence de vérité, ne risque-t-elle pas d'être tyrannique ? Le sujet moral est-il tenu de dire la vérité en faisant abstraction des circonstances de son énonciation ? Peut-il seulement prétendre à une telle vérité ? Le jugement moral est-il donc un jugement de vérité ou bien un jugement juste ?

## ...ET RELIGION

Quel sens prend la vérité dans l'ordre religieux ? Loin d'être pensée comme une forme immanente de la raison, raison qui en construirait logiquement le modèle et en garantirait les preuves, tel que l'exige l'objectivité scientifique, la vérité est ici inséparable d'une révélation, c'est-à-dire de l'expérience subjective et toujours mystérieuse d'une transcendance qui s'impose à la conscience dans l'éclat d'une évidence que la raison ne peut ramener à ses principes. Pour paraphraser Pascal, cette vérité nous comprend bien plus que nous ne la comprenons. Ainsi pensée, la vérité n'est plus le concept, l'objet logique et la connaissance que construit la raison ; la vérité n'est plus une idée : elle se confond avec le mystère de l'Être et l'expérience intime que le sujet fait de sa propre condition. La vérité n'est plus évaluée par la raison : elle est éprouvée par le sujet dans sa chair même.

Le paradoxe de la foi est alors de poser cette vérité transcendante comme inconnaissable, irréductible aux principes de la raison et à tout objectivisme, tout en faisant de cette vérité incompréhensible la condition même du sens de notre condition humaine et de l'intelligence de toute présence. Aussi les vérités de foi raillent-elles autant la vanité des connaissances scientifiques qu'elles prétendent en être l'origine et la condition de possibilité. Dans l'ordre des vérités de foi, la vérité n'est plus l'objet que produit et maîtrise le sujet : c'est le sujet lui-même qui devient l'objet d'une expérience de sens qui le transit, le transcende et lui donne une situation dans le monde.

La question est de savoir en quelle mesure une telle expérience garde encore un lien avec la vérité telle que l'esprit des sciences la définit. Quelle universalité rigoureuse faut-il reconnaître à ce qui ne relève pas des principes et des preuves de la rationalité scientifique ? Faut-il reconnaître dans la religion un besoin conséquent de notre raison elle-même contrainte de trouver une origine à toutes ses vérités particulières, ou bien n'y voir qu'une forme archaïque de l'esprit, cherchant dans l'illusion et le mythe une compensation à son ignorance et à ses angoisses ?

# VERITE

## ...ET POLITIQUE

Est-il pertinent de parler de vérité(s) dans l'ordre de la politique ? Peut-on dès lors définir la politique comme une connaissance qu'il serait possible d'unifier selon ces mêmes vérités, voire comme une science à part entière ?

Si vérité il y a en matière de politique, comment faut-il donc la penser ? Y a-t-il ainsi des évidences rationnelles en la matière ? Peut-on produire des démonstrations probantes dans l'ordre politique ? Plus encore, les énoncés politiques peuvent-ils apparaître rationnellement nécessaires et universels ? Autrement dit, y a-t-il place, en matière de politique, pour une conviction véritable, qui pourrait être admise universellement par la raison ?

La première difficulté tient à la nature même de la politique : déterminer la politique selon une exigence de vérité, ne serait-ce pas la définir exclusivement comme une forme de connaissance ? Or, la politique ne relève-t-elle pas plutôt de l'action ? L'action n'a-t-elle pas ses exigences propres, qui peuvent entrer en contradiction avec l'exigence de vérité ? Est-elle donc la fin première de la politique ? Ainsi, dans l'ordre de l'action, l'efficacité et l'utilité ne peuvent-elles primer sur l'exigence de vérité ? La conquête du pouvoir ou sa conservation ne requiert-elle pas parfois que l'on trahisse la vérité (vérité des faits ou vérités de la raison), que l'on use de la ruse ou du mensonge ?

D'autre part, la politique ne donne-t-elle pas droit aux dialogues des opinions ? N'est-elle pas sous condition d'une pluralité de jugements ? Quand les membres d'une société délibèrent sur l'expérience commune et les valeurs qu'ils partagent, y a-t-il une vérité, une et unique qui pourrait transcender la pluralité de leurs opinions ? Si la recherche d'une vérité, une et exclusive, peut être pertinente dans l'ordre des sciences, un tel principe de vérité n'est-il pas aussi dogmatique que facteur d'oppression, dans l'ordre politique ? Ainsi, est-ce la recherche d'une vérité qui prime ici ou bien plutôt le dialogue et l'accord des expériences ? La pluralité des jugements et la persuasion sont ainsi la dynamique de la raison politique et d'une histoire partagée qui, parce qu'elles sont ouvertes à la liberté, ne peuvent trouver fin dans un quelconque jugement dernier.

## ET ART...

D'emblée, reconnaître la vérité comme un enjeu de l'art pourrait sembler aussi restrictif que surprenant. Est-ce vraiment là la fin des œuvres d'art et leur fin essentielle ? Ne serait-ce pas appauvrir le sens de l'art que de le subordonner à une telle exigence ? D'autant plus, si l'on définit cette vérité de l'art comme la recherche d'une adéquation au réel, selon une logique d'imitation et de vraisemblance. Si l'entendement scientifique proscrit l'invention et la fiction, la création artistique la suscite et est expressive d'une liberté de l'imagination. Ainsi, même l'œuvre d'art qui se réclame d'un principe de réalisme ne se règle jamais servilement sur la réalité. L'objet, dans l'œuvre d'art, devient symbole, métaphore : il acquiert un sens qui déborde la signification que lui attribuent l'action et la connaissance.

Dès lors, faut-il considérer que l'art est étranger à toute exigence de vérité ? L'art ne nous apprend-il rien ? Or, à qui appartient-il le mieux d'éclairer notre condition d'homme et notre appartenance au monde : un théorème de Thalès ou un poème de Rimbaud ou de Cendrars ? Que l'art ne réponde pas aux exigences de la rationalité définies par les sciences objectives, suffit-il pour lui contester toute vérité ?

En rompant les normes qui définissent notre perception familière du réel, l'œuvre d'art dévoile une vérité de l'expérience sensible, une profondeur des apparences, qu'ignore l'objectivité des sciences. Si nous cherchons toujours à faire quelque chose des objets communs, si nous leur attribuons une définition conforme à nos intérêts, il semble, au contraire, que l'art libère toute chose d'un tel rapport, nous livre une présence qui s'offre à la contemplation et qui n'est plus le simple auxiliaire de notre action. Il y aurait ainsi dans l'art une façon de « recommencer le monde », dans la contemplation et l'émerveillement, de retrouver chaque chose comme un événement singulier, irréductible à l'emprise de nos procédures objectives. En ce sens, dans l'œuvre d'art, se découvre un excès du sensible qu'aucun concept ne peut épuiser : si l'on ne peut enclore une expérience esthétique dans une définition objective, c'est non pas parce qu'il n'y a rien à penser mais, au contraire, trop à penser. En ce sens, l'art nous fait retrouver une vérité du sensible, l'ivresse d'une expérience, qui éclaire l'homme sur son appartenance au monde.

## ET BONHEUR...

La vérité ne peut-elle apparaître comme la condition nécessaire du bonheur ? Comment pourrais-je, en effet, prétendre au bonheur, en demeurant dans l'illusion sur moi-même et sur le monde ? En ce sens, le bonheur n'est-il pas sous condition de la sagesse, c'est-à-dire d'une connaissance qui éclaire notre action et nous tourne vers une perfection éthique. Inversement, notre malheur n'est-il pas la conséquence même de l'ignorance dans laquelle nous sommes, ignorance de l'ordre du monde et de notre propre condition ?

Or, le bonheur peut-il seulement être l'objet d'une vérité possible ? Parce que singulier, n'échappe-t-il pas à toute connaissance et à toute science ? Ne nous renvoie-t-il pas à l'existence et à ce qui, dans l'existence, demeure irréductible à toute universalité ? Si vérité du bonheur il y a, est-elle donc de l'ordre du concept ? Le bonheur ne figure-t-il pas, au contraire, une intensité et une richesse de l'expérience sensible, qu'aucune connaissance ne pourrait épuiser ni circonscrire ? Dès lors, la « vraie vie », dont le bonheur est l'éclat, est-elle illusoire, seulement parce que cette vérité échapperait à nos discours ?

**VERITE**